

joão
gilberto noll

hôtel
atlantique

Traduit du portugais (Brésil)
par Dominique Nédellec

christian
bourgeois
éditeur

HÔTEL ATLANTIQUE / JOÃO GILBERTO NOLL

Un homme oisif, en piteux état physique, arrive dans un petit hôtel de Copacabana. Au même moment, un cadavre est en train d'être évacué des lieux, ce qui provoque chez lui un fou rire incontrôlable. Après une nuit de repos tout relatif, il se lance dans un voyage erratique de Rio de Janeiro à Porto Alegre, en bus, à pied et en fauteuil roulant. En chemin, il croise une panoplie de personnages aussi perdus que lui, qui le confondent souvent avec un acteur de telenovela. Il endosse des rôles au gré des circonstances – prêtre, aveugle, martyr politique – son identité est aussi malléable que les situations qui l'entourent, jusqu'au moment où il atteindra son but, s'il en est un : l'Hôtel Atlantique.

Dans ce roman, João Gilberto Noll déploie avec brio une narration parsemée d'énigmes, court-circuitant la manière dont nous avons l'habitude d'appréhender une histoire et ses intrigues.

João Gilberto Noll (1946-2017) est l'auteur de près de vingt livres. Multiprimé, il a reçu cinq fois le prix Jabuti, le plus prestigieux des prix littéraires brésiliens ; il a été boursier de la fondation Guggenheim, professeur invité par l'université de Californie à Berkeley, écrivain en résidence au King's College de Londres. Il est décédé à Porto Alegre, au Brésil, à l'âge de soixante-dix ans.

Traduit du portugais (Brésil) par Dominique Nédellec.

« Le même éblouissement que lorsque j'ai lu Guimarães Rosa Gombrowicz, Lautréamont ou, dans mon adolescence, Borges. Je considère que Noll est aussi grand qu'eux. » César Aira

HÔTEL ATLANTIQUE

du même auteur

LA BRAVE BÊTE DU COIN
(éditions do)

JOÃO GILBERTO NOLL

HÔTEL
ATLANTIQUE

Traduit du portugais (Brésil)
par Dominique NÉDELLEC

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :
Hotel Atlântico

Obra publicada com o apoio do Secretaria Especial da Cultura –
Ministério do Turismo do Brasil/Fundação Biblioteca Nacional

Ouvrage publié avec le soutien du Secrétariat spécial
de la Culture – Ministère brésilien du Tourisme /
Fondation de la Bibliothèque nationale



BIBLIOTECA NACIONAL

SECRETARIA ESPECIAL DA
CULTURA

MINISTÉRIO DO
TURISMO



© João Gilberto Noll, 1989

© Christian Bourgois éditeur, 2022,
pour la traduction française

ISBN : 9782267045659

Pour
Julia
Augusto Aragão
et
Tabajara Ruas

J'ai monté l'escalier d'un petit hôtel de l'avenue Nossa Senhora de Copacabana, presque au coin de la rue Miguel Lemos. Pendant que je montais, j'ai entendu des voix nerveuses, quelqu'un qui pleurait.

Soudain quantité de gens sont apparus en haut des marches, surtout des hommes avec des têtes de flics, quelques policiers militaires, puis ils ont commencé à descendre avec une de ces civières servant à transporter les cadavres.

Dans la civière il y avait un corps recouvert d'un drap à motifs.

Je suis resté immobile dans l'escalier, plaqué contre le mur. Une femme aux cheveux teints très blonds descendait les marches en pleurant. Elle avait un tic qui lui tirait la bouche vers l'œil droit.

J'ai regretté d'être entré dans cet hôtel. Mais il m'a semblé que faire demi-tour à ce stade serait une lâcheté de trop à traîner au long de mon voyage. J'ai donc repris mon ascension.

Quand je me suis retrouvé face à la jeune femme qui accueillait les clients derrière son comptoir, je n'ai pas pu réprimer un fou rire inattendu. Je n'avais pas ri autant depuis l'enfance. La jeune femme a certainement pensé que j'étais un parent ou un ami du mort en état de choc, et avec un regard navré elle a attendu que je m'arrête de rire.

Comme je devais être dans un jour à cabotiner, dès que j'ai eu fini de rire j'ai pris la main de la jeune femme et l'ai baisée. Son expression s'est détendue tandis que sa main était encore entre les miennes, comme si le baisemain faisait partie des gestes absolument ordinaires et à vrai dire plaisants à la réception d'un hôtel. Son expression détendue s'est ouverte en un discret sourire :

« Vous souhaitez parler à un de nos hôtes ou vous désirez une chambre ?

— Une chambre avec salle de bains, un lit double, la télé et une table sur laquelle je puisse appuyer mes coudes et réfléchir.

— J'ai exactement ce qu'il vous faut, a-t-elle répondu, et j'ai vu dans son regard qu'elle était déjà complètement sous le charme.

— Ce ne serait pas la chambre du crime des fois... ai-je envisagé.

— Je ne vous ferais pas une chose pareille, monsieur... »

Elle a regardé mes mains et a demandé :

« Et vos bagages ? »

— Mes bagages, je les ai laissés à l'aéroport de Galeão – c'est l'explication qui m'est venue à l'esprit.

— Ah, pour les clients sans bagages nous demandons un versement équivalent à trois nuitées », m'a-t-elle indiqué avec une délicatesse telle que j'en ai eu des chatouillements dans la nuque.

J'ai rempli ma fiche d'arrivée, état civil « marié » ai-je menti – j'ai imaginé une femme m'attendant dans quelque endroit du Brésil, et je me suis laissé aller à penser que le fait d'être attendu par cette femme quelque part pourrait attiser la curiosité de la jeune réceptionniste à mon égard.

Elle était brune, avec une frange épaisse, ses cheveux lui arrivaient juste sous les oreilles. Elle avait un petit air années vingt. Des yeux noirs, grands.

Elle a donné un coup de sonnette et un garçon est arrivé. Il portait un uniforme gris avec des boutons dorés. Elle a demandé au garçon de me conduire jusqu'à la chambre 123.

Puis elle m'a lancé un regard du genre créature sans défense. C'est là qu'elle a commencé à m'intéresser pour de bon.

Le garçon m'a guidé à travers un long couloir mal éclairé, s'est arrêté devant le numéro 123 et a ouvert la porte avec une certaine gravité. J'ai fait allusion à l'assassinat. Pour toute réponse, il s'est contenté d'un clappement de langue. Puis il m'a demandé si je n'avais pas de bagages. J'ai redit que je les avais laissés à l'aéroport.

Le garçon a refermé la porte. Quand je me suis assis sur le lit, j'ai entendu un gémissement rauque, profond comme celui d'un animal.

Un nouveau gémissement s'est fait entendre, alors j'ai pris l'oreiller et me le suis écrasé contre les oreilles. Je me suis demandé si je n'étais pas à bout de nerfs, j'avais des palpitations. Puis j'ai jeté l'oreiller loin de moi et me suis secoué la tête avec une certaine violence.

Le gémissement persistait, c'était un gémissement d'homme, rythmé désormais. Je me suis touché, j'étais légèrement excité. J'ai pris le téléphone et appelé la réception. La fille années vingt a décroché.

« Je suis le client qui vient d'arriver, je voudrais un whisky sans glace, mais j'aimerais que ce soit vous qui me l'apportiez. »

Elle m'a répondu qu'elle serait dans ma chambre dans deux minutes.

Quand elle est entrée dans la chambre avec la bouteille de whisky et le verre, je lui ai dit qu'il avait

fallu à peine quelques secondes pour que je tombe amoureux d'elle. Elle a dit qu'elle ne me croyait pas. Je lui ai demandé de me toucher si elle voulait en avoir la preuve. Elle m'a touché et a dit que ça faisait longtemps qu'elle n'avait pas vu pareille envie. J'étais déjà en train de déboutonner son chemisier.

Une fois déshabillée elle s'est aussitôt mise à quatre pattes sur l'immonde moquette verte. Je me suis agenouillé derrière elle. Ma mission : la couvrir en restant hors de portée de son regard.

Aucun contact au-dessus de la taille, rien d'autre que des hanches anonymes se cherchant, pathétiques.

Tard dans la soirée je suis sorti en quête d'un endroit pour manger. J'ai remonté le col de ma veste et me suis mis à siffloter un air que je venais d'inventer. Le mois de juin touchait à sa fin, il soufflait un vent incroyablement froid sur Copacabana.

À un coin de la rue Barata Ribeiro un marchand de journaux avait mis en avant un quotidien titrant sur le froid exceptionnel qui régnait à Rio cette année.

Après avoir lu la une j'ai compris que je n'avais plus faim, et j'ai même été gagné peu à peu par une espèce de nausée.

J'ai remonté l'escalier de l'hôtel, accablé d'une immense fatigue. À la réception il y avait maintenant

un garçon. Il écoutait un transistor. L'idée m'est venue de lui demander si on savait désormais qui avait commis ce meurtre dans l'hôtel. Il a répondu que la radio avait évoqué un suspect, un médecin uruguayen.

En entrant dans la chambre j'ai remarqué une tache de sang quasi invisible sur la moquette. Je l'ai enjambée et me suis jeté tout habillé sur le lit, sans même enlever mes chaussures.

J'étais épuisé, mais je n'arrivais pas à dormir. Je me tournais et me retournais. Je regardais les premières lueurs du jour qui perçaient à travers une déchirure du rideau. Je pensais à mon départ, me demandais jusqu'à quand j'allais tenir.

Je me suis levé. J'ai ouvert le rideau. Ce que j'ai vu alors, ce n'était pas l'aube, mais une lumière déjà franche. J'ai relevé la vitre. La fenêtre donnait sur l'arrière-cour de plusieurs immeubles. À une des fenêtres une femme se limait les ongles. Une odeur de café flottait dans l'air. Accoudé à une balustrade un gamin observait le bref vol d'un pigeon. Le pigeon s'est posé dans le renforcement d'un climatiseur. J'ai remarqué qu'il y avait là un nid avec un petit à l'intérieur. Le pigeon qui venait de se poser, probablement la mère, s'est mis à donner des coups de bec à son petit.

J'ai refermé le rideau. Un compte à rebours avait démarré, j'allais devoir m'en aller.

Mais j'ai décidé de me recoucher. J'ai enlevé mes chaussures avec mes pieds. Je savais qu'au fond de moi je luttai contre une forme de désespoir, car j'allais bientôt devoir m'en aller – en faisant mine d'être calme, très calme.

Si je feignais la folie, si je laissais croire par exemple à une amnésie totale, effrayante, tout le monde se précipiterait pour me faire interner.

Et est-ce que ce ne serait pas la même chose que de voyager? Avec l'avantage que je n'aurais plus à faire aucun effort, plus besoin d'entrer et de sortir de gourbis comme celui où je me trouvais à cet instant. Si j'étais fou je serais shooté jour et nuit, et plongé dans le sommeil dès que mon esprit cèderait à la torpeur.

Je me suis penché au bord du lit. La tache de sang quasi invisible était toujours là. Quelqu'un avait pris une balle, peut-être.

Oui, j'étais prêt à tuer moi aussi, j'y gagnerais une cellule et ma pitance payée par l'État. Je me remettrais peut-être au dessin, abandonné depuis l'adolescence. Je passerais la journée à dessiner si les autres prisonniers m'en laissaient la possibilité. Le soir je tomberais de sommeil. Pour le lendemain matin me réveiller et poursuivre le tracé interrompu la veille.

Peut-être alors aurais-je de nouveau plaisir à occuper mon temps. Eva, une blonde avec qui

j'avais eu des accrochages ces derniers mois, n'arrêtais pas de me dire : « Ce qui te manque c'est une occupation régulière. »

Un glandeur, voilà ce que tu es aux yeux des gens, avais-je l'habitude de me dire à moi-même en m'observant dans le miroir.

« Glandeur ! » ai-je crié sans le vouloir.

Et mon cœur s'est emballé, je craignais que tout l'hôtel ne m'ait entendu et qu'on ne vienne frapper à ma porte à cause de cette curiosité humaine qu'habituellement je faisais tout pour déjouer.

Plusieurs minutes se sont écoulées et personne n'a frappé à la porte. J'ai décroché le téléphone. La réceptionniste avait repris son service. D'une voix langoureuse, toute en sous-entendus complices, elle m'a demandé ce que je désirais. J'ai dit que c'était elle que je désirais, que j'étais excité à en crever.

« Je vous supplie de vous présenter immédiatement dans ma chambre.

— Bien, je vais venir jeter un coup d'œil sur ce qui se passe, monsieur... Comment dois-je vous appeler, monsieur ? a-t-elle demandé.

— Amour, appelez-moi Amour, Verbe incarné », ai-je répondu.

Il n'a pas fallu attendre longtemps pour qu'elle soit devant moi, deboutonnant son chemisier et m'offrant son opulente poitrine que je prenais à

pleine bouche, mordais, savourais. Je lui ai dit que cette fois je voulais la prendre par devant, couché sur elle, pour sucer ces magnifiques mamelles.

« Cette fois je vais te faire un enfant, et dès que tu auras accouché je viendrai chercher ce nouveau-né pour l’emmener avec moi », ai-je dit, haletant.

Au moment où je terminais ma phrase elle était assise au bord du lit, moi debout. Tandis qu’elle me rapprochait de sa bouche, d’un air affamé elle a dit :

« Non, non, il est ici, notre petit.

— Alors vas-y, vas-y, prends bien soin de lui », ai-je dit en suintant par tous les pores.

Quand la réceptionniste est sortie de la chambre, je me suis assis sur le lit. J’ai eu l’impression qu’elle avait emporté avec elle une partie de moi. Je me suis senti encore plus vidé, et comme alarmé, il a suffi d’un simple bruit pour que j’aille jusqu’à la salle de bains vérifier s’il n’y avait pas quelqu’un de caché. Alors que je m’approchais je me suis vu paniquer devant l’envahisseur.

Je suis ressorti lentement de la salle de bains, m’efforçant de ramener ma respiration à la normale. Je suis allé ouvrir le rideau de la fenêtre, en levant les yeux j’ai vu un bout de ciel, qui était bleu ce jour-là. J’ai enlevé ma veste.

Je me suis retourné vers la chambre. J’ai une nouvelle fois remarqué la tache de sang sur la moquette.

J'ai allumé la radio. Un ami du temps de mon adolescence, que je n'avais pas revu depuis plus de vingt ans, chanteur, parlait de sa passion pour Schubert. Puis il a chanté un lied de Schubert. Quand il a eu fini, l'animatrice a voulu lui demander quelque chose mais lui a dit que non, il n'avait rien de plus à dire, si ce n'est qu'il devait à Schubert sa décision de devenir chanteur. Je me suis rassis sur le lit.

J'ai regardé l'heure : huit heures et demie. Je me suis levé péniblement, j'avais mal aux jambes. J'ai enfilé ma veste. Je suis allé jusqu'à la salle de bains en me tenant aux choses, je me sentais atteint d'une espèce d'incapacité – m'est venue à l'esprit l'image d'un malade en convalescence, se préparant à quitter l'hôpital.

Devant le miroir j'ai observé mes cernes profonds, ma peau toute desquamée, mes lèvres desséchées, j'ai passé ma langue sur une dent cariée qui m'élançait, j'ai pensé que ça ne m'avancait à rien de rester là, à faire le compte des signes de dégradation de mon corps. L'heure était venue pour moi de partir.

J'ai ouvert le robinet du lavabo, je me suis passé de l'eau sur la figure, les cheveux, le cou. J'ai entendu les coups estompés d'une horloge. Puis aussitôt une cloche qui s'est mise à sonner. Le klaxon nerveux d'une voiture. Et en arrière-plan la rumeur étouffée de Copacabana.

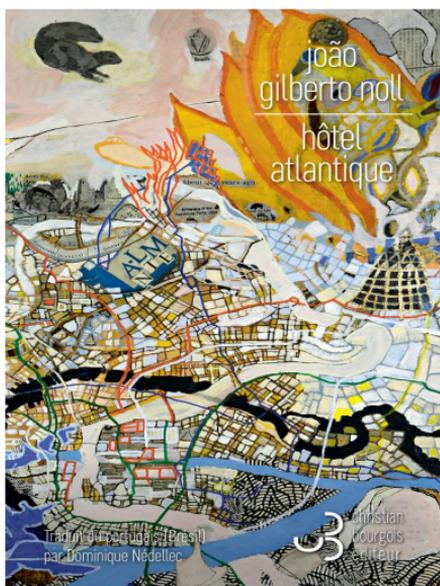
Quand je me suis retrouvé devant la réceptionniste, j'ai remarqué que quelque chose l'intriguait. Les sourcils froncés, elle m'a demandé ce qui expliquait ce regard vieilli que j'avais.

« De fait, ai-je répondu, il m'est impossible de cacher qu'en quelques minutes une chose est arrivée qui m'a mis dans cet état.

— Quelle chose ? a-t-elle demandé, apeurée.

— Écoute, mon ange, je crois que si je m'en vais c'est justement pour le découvrir », ai-je répondu en tâchant de reprendre cet air fanfaron que j'adoptais habituellement devant les femmes avec qui j'avais une aventure fortuite.

Elle m'a rendu l'argent correspondant aux deux nuitées supplémentaires qu'étant sans bagages j'avais dû déboursier. Je lui ai dit au revoir, j'ai ajouté qu'on se reverrait peut-être un jour, en me sentant complètement ridicule.



Hôtel Atlantique

João Gilberto Noll

Cette édition électronique du livre
Hôtel Atlantique de João Gilberto Noll
a été réalisée le 2 février 2022
par Christian Bourgois éditeur.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
ISBN : 9782267045635
ISBN PDF : 9782267045659
Numéro d'édition : 2532